

Machek, Václav

Quelques cas à alternance sourde/sonore

In: Machek, Václav. *Recherches dans le domaine du lexique Balto-Slave*. Brno: Filosofická fakulta s podporou Ministerstva školství a národní osvěty, 1934, pp. [6]-36

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/118811>

Access Date: 17. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

CHAPITRE I.

Quelques cas à alternance sourde/sonore.

L'alternance des consonnes sonores et sourdes, en particulier à proximité de liquides et de nasales, est un phénomène connu dans plusieurs langues indo-européennes. On entend par là une alternance qui n'est pas due à des règles phonétiques, comme par exemple à l'assimilation de deux consonnes en contact, par la dissimilation à distance etc. Elle se produit ou uniquement au début du mot (par exemple lituanien *dulėti* — slave *тълѣти*, v. p. 34), ou seulement à la fin de la racine; il est vrai qu'il est souvent difficile de distinguer s'il s'agit d'un élargissement de la racine ou d'une partie du suffixe. Les cas les plus intéressants sont ceux, où l'alternance porte sur toutes les consonnes de la racine ou même du mot entier. L'exemple le plus célèbre est le lituanien *gulbis* correspondant au slave *кълъ* (polonais *kiel*) 'cygne'.

On n'a pas encore fait complètement valoir cette alternance dans l'explication des mots. M. Brückner le reprochait à tout instant, et avec raison, par exemple à M. Berneker. Lui-même et plusieurs autres savants ont cité un grand nombre d'exemples qui établissent ce principe une fois pour toutes. Lorsque par ailleurs la structure — et surtout la signification — des mots comparés s'accordent, il est impossible de ne pas voir l'évidence de ce moyen de comparaison. Je le montrerai par des exemples empruntés au lituanien.

Dans cette langue, on connaît bien le nom *šipulys* 'torche de bois résineux' qu'autrefois on expliquait de différentes manières (ce qui prouve généralement qu'aucune des explications n'est juste)¹. Examinons tout d'abord sa signification «torche de bois résineux»:

¹ V. Būga, *Kalba ir senovė* I 291 où on trouve toute la bibliographie; *Archivum philologicum* I (Kaunas 1930) 59; — Il'jinskij, *Prace filologiczne* 13, 502.

celles-ci sont faites de la manière suivante : une bûche qui se fend bien est coupé en longs morceaux minces dont on se sert ensuite pour s'éclairer. Les explications données jusqu'à présent ont régulièrement relevé cette manière de fabriquer des torches à résine. Mais la signification du mot permet aussi d'envisager la destination, la fonction de ces objets. Et alors l'idée que *šipulys* n'est autre chose que *žiburys*, son synonyme, s'impose. Au point de vue de leur structure (la charpente des consonnes, le degré et la qualité des voyelles de la racine, la forme du suffixe) la correspondance des deux mots est à peu près complète, seule la différence *r/l* pourrait être gênante. Mais d'autre part on sait que l'alternance *r/l* doit être admise sans hésitation, et dans les suffixes en particulier, elle est, en baltique, tout à fait courante. Dans ce cas, l'alternance *r/l* est, pour ainsi dire, venue se joindre à l'alternance *š/ž* et *p/b*; *žiburys* est prius, parce qu'il s'appuie sur une nombreuse famille de mots (*žibù žibėti* 'luire, éclairer' est le plus proche), tandis que *šipulys* est isolé. J'espère que dans ce cas il n'y a plus de doute possible et qu'il est inutile d'insister.

Ou bien prenons par exemple le verbe *tiriù týriau tirti* 'examiner, élucider, faire des recherches, apprendre'. On est surpris de voir que Būga et R. Trautmann¹ ont rangé ce verbe parmi les verbes baltiques et slaves qui signifient 'frotter, broyer' (lituanien *trinti trinti*, lette *trinu trīt*, slave *trō terti*) sans ajouter aucune remarque expliquant comment il fallait comprendre cette «transposition dans le domaine spirituel». J'avoue que je suis un adversaire de ces sauts irréfléchis du domaine matériel dans le domaine spirituel. Par contre ce *tiriù týriau tirti* trouve sa place à côté des verbes *dyriù dyrėjau dyrėti* 'épier, être aux aguets (intransitif)'. Chez ces deux verbes, les différents types de thème se complètent (même l'allongement *tyr-/dyr-* se trouve chez l'un et l'autre), puis le verbe *dyrėti* devait se distinguer de *tirti* dans sa forme de thème, pour la simple raison qu'il existe un autre verbe avec des formes qui quelquefois seraient pareilles, c'est à dire *derù dyriaù dirti* 'écorcher'. Quoique la langue supporte des homonymes, elle s'est tirée d'affaire dans ce cas en donnant à l'un des verbes une forme

¹ Būga, *Kalba ir senovė* I 294. Trautmann, *Bsl. Wb.* 324.

sourde, tandis qu'elle terminait le thème de l'autre par -é-. Le verbe *dyrėti* 'guetter du regard' est très ancien¹. Il est facile de considérer *tiriù tirti* comme un membre de famille expulsé du groupe auquel il appartenait, peut-être pour des raisons d'homonymie.

Ce mot est le seul de toute la famille qui se soit séparé d'elle. Mais il suffit de rappeler le mot tchèque *truchlý* (*truchlivý*) 'triste'. Il n'existe qu'en tchèque; à côté de lui il y a slavon-russe *druchlъ*, vieux-slave *dręchlъ*, *dręselъ* *σχυθρωπός*.

D'autres exemples lituaniens de l'alternance du type *b/p*: *purstūs* 'actif, lesté, hâtif' (Mielcke): *burzdūs* (et *bruzdūs*) 'mobile, vif, alerte'

plāškana 'pellicules' (Kurschat) (dial. *plėiskanos*²): *bluozgas* (*blauzga*, *bluzgos*, *blūzgana* et d'autres formes)³ id.

būžytis 'se parer, s'habiller avec soin (le jour du mariage etc.): *puoštis* 'se parer'

šnairūs 'louche': *žnairūs* (*žvairūs*) id.

mosuoti 'agiter, rincer': *mozoti* id. Les deux premiers exemples suffisent peut-être pour montrer combien il faut être prudent. Le seul indice sûr est la signification; je répéterai souvent ce principe au cours de cette étude.

Maintenant je citerai un exemple qui démontre combien on arrive à préciser l'explication des différents mots, en groupant et en rapprochant toute la famille de mots et en tenant compte de l'alternance *b/p*.

Le mot slave *goba* 'champignon' a un très bon correspondant dans le lituanien *gūmbas* 'excroissance (sur un arbre etc.), enfure, boule, tumeur'. Il ne peut y avoir de doutes sur la parenté réelle de ces mots. Or, le lituanien a, en outre, d'autres mots (et surtout des verbes!) qui se rapprochent davantage du mot slave, au point de vue de leur signification, mais qui ont des consonnes sourdes. Il s'agit surtout du verbe *kempstù* *kempaũ* *keĩpti* 'se couvrir d'agaries (en parlant des arbres), durcir' et *kėmpėju* *kėmpėti* id., d'où on a dérivé d'une part *kėmpė* 'agaric, champignon (éponge et amadou)'

¹ Trautmann, op. c. 56. Mladenov, Godišnikъ na sofij. univ., ist.-fil., 13—14, p. 48—49.

² Būga, *Kalba ir senovė* I 275.

³ Būga, *Priesagos -ūnas*... 435.

et d'autre part *kùmpa* qui signifie la même chose que *gũmbas*. Il s'agit donc d'un complément important venant s'ajouter à l'étymologie établie jusqu'à présent: le lituanien nous fournit encore un mot fondamental (quoique sous forme d'inchoatif seulement) et en plus des noms dérivés qui ont le même genre que le mot slave *gqba*. En tenant compte du genre nous composerons le couple plutôt de la manière suivante: *kùmpa*: *gqba*¹. *Kùmpa* est probablement une forme dialectale (orientale) (au lieu de **kampa*), de même *gũmbas* représente probablement un *gambas*.

A l'heure qu'il est, il n'est pas encore possible de donner une explication complète de ce phénomène; pour y parvenir il faudrait, comme le dit M. Specht², tout d'abord disposer de meilleurs travaux lexicographiques qui, pour le lituanien, manquent jusqu'à présent. Le jour où on aura publié un dictionnaire d'après les matériaux de Bũga et où l'on aura étudié les différents dialectes lituaniens, on découvrira encore beaucoup d'exemples de ce genre. Il est certain qu'on ne peut pas juger ces phénomènes d'une manière une³. Dans beaucoup de cas, il s'agit certainement de produits de différentes assimilations, tel qu'on l'a fait remarquer à plusieurs reprises, peut-être aussi de résultats de contamination et d'imitation d'anciens modèles. D'autre part, on ne peut pas non plus exclure la possibilité que deux manières de prononcer différentes représentent quelquefois des tentatives différentes de reproduire une prononciation étrangère distincte, si bien que dans quelques-uns de ces cas on peut voir des mots étrangers; par exemple lituanien *avišà*, lette *àuza*, slave *овьсь* 'avoine', ou lituanien *viržiai* 'Erica

¹ Bũga avait déjà fait remarquer le rapport qui existe entre le slave *gqba* et le lituanien *kùmpa*, Rus. filol. vèstnik 70, 294, de même dans Kalba ir senovė I 82. Mais il y a commis une double erreur. Dans KS 271, à propos de *kempé* il cite avec raison le verbe *kẽmpti*, mais avec un sens impropre ('dessécher, maigrir') car ce *kẽmpti* est en réalité = *kẽmbti*; ce dernier verbe n'a pris ce sens que par la contamination avec *kembstũ* *kẽmbti* 'maigrir'. RFV. l. c. et dans Kalba ir sen. 82 et 168, il cite, à propos de *kùmpa*, le polonais *kępa* 'buisson, île couverte de broussaille', mais c'est une erreur due peut-être au travail hâtif d'un savant fort occupé.

² Stand und Aufgaben der Sprachwissenschaft (Festschrift Streitberg) (Heidelberg 1924) 635.

³ Endzelin, Lettische Grammatik 183.

vulgaris', lette *viršáji*, slave *versъ*, *Calluna* vulg.', sont empruntés, l'un et l'autre, à une langue non-indo-européenne que nous ne connaissons pas¹. Dans quelques cas, la sonante ∂_3 est considérée comme la raison de la sonorisation². On trouve fréquemment l'alternance de sonores et de sourdes dans les mots onomatopéens (lituanien *braskėti* 'éclater' — slave *praskati* id.), mais on n'arrive pas à serrer tout cela dans une règle claire et précise.

Moi-même je ne voudrais pas tenter une théorie, étant donné que les matériaux dont nous disposons sont encore insuffisants. Je me suis permis de faire remarquer plus haut qu'on pourrait peut-être invoquer comme moteur le désir d'éviter l'homonymie. On pourrait citer, outre l'exemple mentionné (*tirti*), la famille de l'adjectif lituanien *gražūs* 'beau'. En slave on aurait les correspondants **grozъ*, **groza*, **groziti*, **grozънъ*, mais les trois derniers mots existent en slave avec une autre signification (frayeur, menacer, effrayant), et c'est peut-être pourquoi les mots correspondant aux mots lituaniens ont passé à la série sourde. (V. p. 13.)

J'ai l'impression que les mots qui subitement se sont trouvés isolés ont une tendance particulière à passer ainsi dans la deuxième série. Lorsqu'un mot, pour une raison quelconque, même inconnue, a perdu sa famille, il se trouve brusquement sans appui, il „sort de sa catégorie“ et rien n'empêche plus son passage dans une autre catégorie. Le mot *loza* (p. 25) en offre un exemple. Le slave a perdu les formes qui correspondraient au lituanien *lesù* *lèsti*, lette *lest* et à l'itératif lituanien *lasyti*, lette *lasit*. De toute la famille il ne restait que le substantif **losa* qui était complètement isolé. Nous ne voyons pas les raisons phonétiques pour le changement qui s'est produit dans ce mot. Aussi ne pouvons-nous affirmer qu'une chose, c'est que **losa* a passé d'une manière sporadique à l'autre série, dans ce cas dans la série sonore.

Ou bien prenons le mot slave *goba* duquel il a été question

¹ Sur des cas de ce genre, cf. Oštir, Beiträge zur alarodischen Sprachwissenschaft 58; Cuny, Bulletin de la Société de ling. 32, 38 et s.; Kretschmer, Glotta 20, 225.

² Kuryłowicz, Actes du premier congrès international de linguistes à la Haye 1928, p. 111 sq.

plus haut (p. 8). Dans ce cas, le lituanien n'a que des verbes et des noms avec des consonnes sourdes, et un seul nom avec consonnes sonores; il ne reste plus trace de verbes sonores. Aussi le changement *g/k* et *b/p* *kūmpa-guĩbas* ne s'est produit que dans le nom. Il est évident que nous devons admettre une évolution analogue pour le slave également, c'est à dire que nous devons admettre que le slave lui aussi avait un verbe correspondant au lituanien *keĩpti* et un substantif, correspondant au lituanien *kūmpa*. Après la disparation du verbe, le mot isolé **koppa* se transforma en *goba*. Aussi l'accord de sonorité de ce mot et du lituanien *guĩbas* n'est qu'un hasard; l'évolution réelle contenait le passage *k > g* indépendamment dans les deux langues.

Voici un autre exemple: ‚nasse‘ se dit en lituanien *vārša*, en slave *věrsa*; on dérive avec raison l'un et l'autre mot du verbe lituanien *verziũ* *versti* ‚lacer, tresser‘, slave *věrzq* *verzti* id.¹ On a expliqué le mot *věrsa* (au lieu de **věřša*) à l'aide d'un suffixe spécial *-sĩa* (Торп), on a également pensé à l'influence du mot *věrchъ* ‚sommets‘ (Zubatý). Or, pour un terme technique de ce genre il est tout à fait naturel que la conscience du lien étymologique se soit perdue, même lorsque le verbe fondamental vit encore, et que par conséquent le mot se soit assourdi sans se heurter à un obstacle. Il est inutile d'admettre d'autres influences.

Nous avons d'autres exemples nets de ce genre dans les mots slaves *bъrtь*, *bъръ*, *slъza*, *qъlъ*, qui sont tous des noms n'ayant plus de verbe fondamental dans la langue en question. (Voir plus bas.)

Il va sans dire que ce que je viens de faire valoir n'est pas une explication: j'ai voulu tout simplement attirer l'attention sur les circonstances qui ont favorisé ce phénomène. Il est d'ailleurs très douteux qu'on arrive jamais à une théorie satisfaisante.

Les exemples que je citerai par la suite ne représentent qu'un faible apport aux futurs recueils de matériaux sans lesquels aucun phénomène ne saurait être bien expliqué. M. Hirt² dit à ce sujet: *„Immerhin ist es die Aufgabe der Wissenschaft, möglichst viele und einwandfreie Beispiele zusammenzustellen. Denn wenn wir die Fälle*

¹ V. Trautmann 355.

² Indogermanische Grammatik I 297.

heute noch nicht lautgesetzlich erklären können, so ist es vielleicht doch später möglich.» Puis il dit¹: «... der Konsonantenwechsel erst mühsam festgestellt werden muß und in vielen Fällen stets unsicher bleibt, da wir eben auf Etymologien angewiesen sind.» C'est pourquoi j'espère que même ces modestes contributions ne seront pas sans intérêt, étant donné qu'il s'agit là de deux branches qui sont à la fois si proches et si éloignées l'une à l'autre².

Slave *krasъ* ~ lituanien *gròžis*.

«Quant à *krasa*, *krasъnъ*, il n'en existe aucune étymologie vraiment plausible,» écrivait M. Meillet³ en 1927. Ce jugement est entièrement justifié⁴.

Et pourtant les langues baltiques ont une famille de mots qui est sans aucun doute apparentée. Avant de nous occuper de ces langues, voyons encore le slave. Il est vrai que partout ce mot a la même forme *krasa*, 'beauté'. Pourtant le serbo-croate a conservé la forme précieuse de *krâs*. Le «Rječnik hrv. ili srp. jezika» V, 465 contient deux exemples, l'un emprunté à un auteur du 16^e siècle, l'autre à une chanson populaire contemporaine. Il indique le genre masculin qui, toutefois, n'est pas forcément, dans ce cas, original. On peut dire la même chose du slovène *krâs*. Mais en ce qui concerne la forme, nous avons certainement affaire à une forme originale, parce qu'il est plus probable que le thème en *-a krasa* remonte à un ancien thème en *-i krasъ* qu'inversément. Ceci répondrait à la déri-

¹ Op. c. I 337.

² Pour la bibliographie, v. Endzelin, Lettische Grammatik 182. Il faut y ajouter Būga, Kalba ir senovė 81 sq. 216, et Hirt, Indogermanische Grammatik I 297 sq. — Pour de petites études, à propos des différents mots, je renvoie à K. Janáček, Listy filologické 59, 419 (Lit. *gaužoti*, 'devenir aigre': slave *kysělъ* 'aigre', v. la p. 84) et Skardžius, Švietimo darbas 1926 (cité d'après Idg. Jahrbuch 13, 363).

³ Sborník prací věnovaných prof. dr. V. Tillovi (Praha 1927) 138.

⁴ Les explications données jusqu'à présent sont groupées et critiquées dans Berneker I 608 et Preobraženskij I 378. V. aussi Brückner St. etym. 264 et l'article de Meillet dans les Mélanges Tille cités plus haut. Aux explications données dans ces ouvrages il faut ajouter ceux d'Agrell (Baltoslavische Lautstudien, Lund 1919, p. 14): scr. *šri-h* 'richesse, bonheur, prospérité' et de Meringer, Wörter und Sachen 5, 150 (:latin *crassus*).

vation de *krasъ-nъ* ,beau' et de *krasiti* ,embellir, parer' en slave commun, si l'on prend le thème en *-i* comme point de départ.

En ce qui concerne les langues baltiques, il faut y rattacher l'adjectif lituanien *gražus* ,beau', mais non pas directement; pour la comparaison, il faut partir du substantif dérivé *grōžis* ,beauté'¹. Ce mot abstrait est la forme normale à *vrddhi* avec la métatonie habituelle comme *gēris* ,contentement' (de *gēras* ,bon'), *dūdīs* ,grandeur' (de *dūdis* ,grand'), *gūlis* ,profondeur' (de *gīlūs* ,profond'), *pūktīs* ,méchanceté' (de *pīktas*), *slūdīs* ,état glissant, lubricité' (de *slidūs*), *lōbis* ,richesse' (de *lābas* ,bon'), *mōžis* ,petitesse' (de *māžas*), *plōštīs* ,largeur' (de *platūs*), *skōmis* ,goût' (de *skanūs* ,bon à manger, savoureux')².

C'est à ce mot lituanien *grōžis* que correspond (même pour l'intonation) le serbe *krās*. Le couple *s/ž* remonte évidemment à un ancien couple *k/g*. Donc le slave a perdu le mot qui correspondrait à l'adjectif lituanien *gražus*, mais il a formé un nouvel adjectif et les autres formes en se basant sur ce mot abstrait à *vrddhi* *krāsъ* (*krasъ-nъ*, *krasi-ti*) qu'il a finalement fait passer aux thèmes en *-a*: *krasa*.

Ce *krasъ* prouve en même temps que le slave connaissait également la formation à *vrddhi* de ce genre (substantif formé sur un adjectif), quoiqu'on n'en trouve plus de traces certaines à l'époque historique.

Lituanien *baug-/bug-* ~ slave *pug-*.

En lituanien on trouve la famille de mots suivante: *baugūs* ,peureux, craintif' (*bauginti* ,effrayer quelqu'un'), *būkštūs* (*būgstūs*) id., *būgti* ,s'effrayer, s'épouvanter, prendre peur', *būgūs* ,terrible, dangereux, cruel' (Šlapelis) et *baugai* ,visions fantastiques, revenants, spectres' (Miežinis); en lette, nous trouvons *baūzis* ,épouvantail' (dans les champs).

C'est à cette même famille qu'appartient le russe *pugát* ,effrayer', *puglīvyj* ,facile à effrayer'. Si l'on admet l'alternance sourde/sonore, l'accord du russe *pug-* et du lituanien *baug-* est complet. On trouve pourtant dans les dialectes également *pužát* (de

¹ On trouve à côté de cette forme également *grōže* (Šlapelis et a.).

² Ces exemples sont empruntés à Būga KZ 51, 135.

même en blanc-russe *pužac*, *pužlivyj*), en petit-russe il y a également *pužlivyj*. Dans ces cas, il s'agit peut-être d'un passage secondaire dans les groupes de verbes à yot¹.

Gorjajev² a relevé avec raison un autre parent de cette famille, en citant à propos du russe *pugál* l'allemand *spuk*, 'vision terrifiante, spectre', anglais *spook* etc. Jusqu'à présent, ce groupe de mots germaniques était isolé; de cette manière, germanique **spanka-*, slave *pug-* et baltique *baug-* forment un ensemble, limité à deux (ou bien trois) langues voisines, bref il s'agit d'une nouvelle famille de mots germanico-balto-slave.

Lituanien *būožė* ~ slave *puzo*.

En lituanien, le mot *būožė*, bouton, poignée; massue, crosse, balance romaine' est isolé. Būga Pries. 435 en indique les variantes dialectales. Nous n'en citerons que *bòžė*, 'manche d'un fléau', *bóžė*, 'battant d'une cloche, pilon', *buožis*, 'grosse tête'. En lette on trouve *buōže*, 'bâton, massue, gourdin, tête (dans le langage des enfants)'. Outre la forme avec *-uo-*, il y a le lituanien *baušė*, 'un homme avec une grande tête, qui comprend lentement'. On peut y joindre le lette *bauze*, 'canne, bâton, maillet, fléau etc., tête, sommet' et *baūzis*, 'un homme qui réfléchit avec lenteur, qui comprend avec peine'. Būga l. c. cite, dans le même groupe, en outre le lituanien *baūžas*, 'écorné', mais nous reviendrons plus tard sur ce mot (v. p. 15).

Būga op. c. explique qu'on peut établir un rapport entre *-uo-* et *-au-* de telle manière que lituanien *-uo-* dérive de **-ō(ϕ)*, et que lituanien *-au-* est le degré apophonique *-oϕ-*. En face de ce *-uo-* on trouve en slave *-u-*: *kruōpos*, 'bouillie de gruau': slave *krupa*. D'une manière analogue, nous pouvons comparer slave *puzo*, 'ventre', expression probablement péjorative, avec lit. *būožė*. C'est sous cette forme que le mot figure dans toute la langue russe (dérivés: *puždyj*, 'ventru', *pužán*, *pužác* et autres) et en polonais (*puzo*; *pużaty*,

¹ Il est certainement faux de partir de *pudít*: *pud-jatŭ* > *pužat* (comme *studít*: *-stužatŭ*) comme l'a fait Preobraženskij 2, 148 (d'après lui au contraire *-g-* serait 'non-phonétique'). De même le rapport avec le russe *puga*, 'fouet' (Brückner KZ 42, 360) est erroné. Il'jinskij, Izv. otd. r. j. 24, 135.

² Sravnitel'nyj etim. slovar' rus. jaz. (Tifis 1896) 286.

puziaty ,ventru¹). En outre c'est ici qu'il faut ranger *puzdro* ,ventre etc.¹.

Je joindrais en outre à ces mots balto-slaves l'allemand *bauch*. Il se rapproche plutôt des formes slaves que des formes Baltiques. Par contre, le plus grand nombre des mots germaniques, cités par exemple par Mühlenbach-Endzelin, Lettisches Wörterbuch s. v. *bauze* est douteux à cause du sens².

Lituanien *baūžas* ~ slave *пузь*.

Il s'agit pour nous de rattacher l'adjectif slave dont l'origine est incertaine. Il n'est que faiblement représenté, par le tchèque *pouhý* (autrefois également *pouhlý*) ,merus, purus, putus; pur et simple³. En serbo-croate on trouve *pūki* avec le même sens³. Il est difficile d'expliquer pourquoi il n'existe pas chez d'autres Slaves. Chez les Russes, sa disparition a peut-être été favorisée par sa ressemblance avec *puglivyj* ,craintif³ (v. sur ce mot p. 13).

Je pense qu'on trouve un mot parent dans lituanien *baūžas* ,écorné, sans cornes⁴ (*baūžis* ou *baužys*, lette *baužis* veut dire ,bœuf écorné⁴, le lituanien *baūžė*, *baužė*, lette *baūža* est une vache écornée). Dans les temps anciens, les expressions désignant l'idée d',écorné⁴ devaient être assez fréquentes, de même que, d'une manière générale, les expressions désignant des tares physiques, en particulier pour le bétail, parce que pour les bêtes elles étaient de grande importance. Le lituanien, par exemple, ne dispose pas, pour exprimer cette idée, de

¹ Pour les explications antérieurs du mot *puzo* v. Preobraženskij 2, 151. Là, le mot est dérivé de **pu-* (cf. *puch-* de *pu-s-*), c'est à dire qu'il se joint au verbe *puchnqti* ,s'enfler⁴, *pycha* ,orgueil⁴. V. aussi Agrell, Zur balto-slavischen Lautgeschichte, Lund 1921, 19. Būga KS I 192 compare le slave *puzo* (et *puzyrъ* ,bulle⁴) au lituanien *pužas* ,homme grand, ventru⁴ (Miežinis) = *pūžas* ,perche⁴ (poisson), *pūžti* ,devenir sot⁴. Mais ces mots ne se rattachent pas directement au slave *puzo*; ce sont des pousses indépendantes quoique de la même racine. *Buožė* et *baužė* sont plus proches de *puzo* (vu le degré de la voyelle radicale). Nous avons donc la différence *b/p* d'une part entre le balte et le slave, d'autre part au sein même du lituanien.

² Cf. Walde-Pokorny II 129, 146.

³ -*k-* doit être un changement purement local, encore du type de *b/p* (Brückner KZ 45, 46).

moins de 11 expressions¹, parmi lesquelles, il est vrai, trois couples à rime. Le slave également en a plusieurs (*šutъ, komolъ, bezъrogъ*). Parmi ces nombreuses expressions qui ont la tendance de se transformer et de se renouveler, précisément une expression ancienne peut maintenir dans un domaine (le slave) sa signification ancienne et originale, c'est à dire 'privé de quelque chose, dépourvu de quelque chose, pur et simple', alors que dans un autre domaine (le baltique) il prend la signification spécifique d'écorné'.

Si nous admettons comme originale la forme avec -g- (*puгъ*), nous sommes bien obligés de reconnaître d'une part la différence balto-slave du type *g/g*, d'autre part la différence sourde/sonore au début du mot. Seulement la signification fait paraître très vraisemblable la parenté de ces deux mots².

Le couple balt. *guš-*/slave *гъш-* ~ baltique *kuš-*/slave *kъs-*.

Il s'agit de mots représentant (pour les verbes) l'idée de fourmillement ou de courir (comme des vaches piquées par des taons), d'un mouvement rapide et désordonné en grand nombre, par exemple pour une nuée d'insectes (mouches, moustiques), un troupeau de bétail (piqué par des moustiques et courant en désordre) etc.; il s'agit de noms signifiant ces masses (troupeaux etc.) dans ce mouvement caractéristique.

Avec la forme sonore, il faut citer ici le groupe que nous trouvons dans Berneker Et. Wb. I, 373 s. v. *гъшъ*. Aux mots lituaniens qui y sont donnés (*guša* 'tas de vermine', *gušėti* 'marcher ou courir en masse, accourir de tous les côtés') M. Trautmann³ a ajouté lituanien *gušuls* 'masse grouillante de vers, fourmis, vermines'. On peut ajouter aux mots slaves slovaque *gziť sa*, plaisanter, folâtrer, tromper'.

¹ Šlapelis 68 s. v. *baūšas*.

² Les autres explications sont les suivantes: Iljinskij, Istoriko-literaturnyj sbornik (Leningrad 1924) (d'après Idg. Jahrb. 14, 464) le dérive de *пугъ*, fendre, conper'. Serbo-croate *puki* est de *пуќк-*, à ceci appartiendrait aussi, d'après Iljinskij, *pukati se, puknqti* 'éclater'. — Brückner KZ 42, 360 le rattache aussi à *puk-* 'éclater'.

³ Götting. Gelehrter Anzeiger 173, 1911, 256.

Nous trouvons la forme sourde dans lituanien *kūšiu* (*kūštū*) *kūšti* ,entrer en mouvement agité', *kūšėti* (*kūštėti*) ,se mouvoir, bouger, remuer', *kūšinti* ,faire bouger' dans lette *kustu kustēt* ,mouvoir' et slave *кѡсенъсь* etc. (v. Berneker I, 672)¹.

Lituanien *puṛsti* ~ slave *bъrtъ*.

Cet article sera un essay d'explication du mot slave *bъrtъ* qui signifie un creux naturel dans un arbre, dans lequel se sont installées des abeilles, une ruche naturelle.

On admet d'une manière presque générale l'explication de Meringer (quelque peu modifié par Gauthiot²), d'après laquelle ce mot *bъrtъ* serait dérivé de la racine *bher-* ,forer' (latin *forāre*, vieux-haut-all. *borōn* etc.). Cette explication admet 1° l'évolution *actio* > *res* (suffixe *-ti-*!), 2° elle suppose qu'on appelle ainsi des creux faits (creusés, taillés) artificiellement (par la main de l'homme), éventuellement que ce nom n'a été appliqué que plus tard aux creux naturels dans les arbres. C'est à ce propos qu'il faut rappeler le reproche que Gauthiot fait à Meringer³, de ne pas avoir tenu compte de la forme moderne de l'élevage des abeilles; puis il nous faut dire quelques mots sur l'ancienne apiculture, en particulier sur l'apiculture slave. En ce qui concerne le peuple indo-européen primitif, on admet que pour sa consommation il pouvait se contenter des ruches naturelles que lui offraient les creux dans les arbres de la forêt⁴. Plus tard on eut recours à un autre moyen: on élevait les abeilles dans la forêt ou près des habitations des hommes, tout d'abord dans des ruches qu'on avait apportées (des ruches de ce genre étaient simplement arrangées de telle manière, qu'un tronc avec une ruche naturelle était coupé au-dessus du trou et au-dessous), et ce n'est que bien plus tard qu'on aida la nature

¹ Aux références citées par Berneker, ajouter Iljinskij *Izv. otd. r. jaz.* 9, 2, 279, Boranić, *Rad Jugosl. akad., hist.-fil.* 178, 27; pour l'explication d'Iljinskij cf. Kořínek *Listy filologické* 58, 150. Kořínek déclare que *gъz-* est obscure, mais il se rallie à Boranić qui le considère comme une onomatopée.

² MSL 16, 274.

³ L. c. 271.

⁴ Schrader, *Realexikon* II², 140.

en faisant des creux artificiels. Pour les anciens Slaves à l'époque la plus reculée, nous pouvons très bien admettre l'état indo-européen, c'est à dire supposer qu'ils recueillaient simplement le miel «sauvage» (sans élever vraiment des abeilles); peut-être cette manière de recueillir le miel était-elle réglée par le droit coutumier concernant la propriété de la ruche trouvée (celui qui trouvait le premier une ruche, la marquait d'un signe taillé dans le bois¹).

Dans son article fort intéressant Gauthiot insiste sur la nécessité de tenir compte des anciennes coutumes, telles qu'elles se sont conservées chez les tribus primitives finno-ougriennes dans le nord de la Russie, étant donné qu'il y a eu une longue évolution entre cet état de choses et l'apiculture actuelle. En outre Gauthiot confirme que la même manière de recueillir le miel s'était conservée chez les peuples baltiques (Lituanien, Lettons), chez les Slaves et les Germains. On ne peut mieux faire que de citer Gauthiot lui-même: «En effet, les trous où se logent les essaims sont presque toujours dus à la destruction partielle, par des insectes ou par la pourriture, de troncs sur pied, c'est à dire qu'ils sont presque invisibles, le cœur du bois étant le premier attaqué et les couches nouvelles ainsi que l'écorce pouvant fort bien assurer seules pendant de longues années la vie de l'arbre; en tout cas les creux en question restent inaccessibles à l'homme et inexploitable, alors que les abeilles y pénètrent par la petite ouverture que fait un insecte ou le bec d'un pic. Le premier soin de l'éleveur d'abeilles est donc de pratiquer à la hauteur de la ruche future une fente verticale d'un peu plus d'un mètre de longueur et d'une largeur de près de neuf centimètres; cette entaille se ferme au moyen de deux planchettes que l'on place bout à bout et qui ne laissent d'autre ouverture que celle qui est pratiquée à l'extrémité de l'une d'elles pour servir de passage aux abeilles»² (p. 271 sq.). «Les contes populaires votiahs conservent le souvenir des procédés anciens; on y voit l'éleveur se rendre au printemps dans la forêt pour y chercher des arbres creux, apprêter ses ruches et les munir de cou-

¹ V. à ce sujet Gauthiot, l. c. 270 sq.

² Les Slaves avaient certainement le même procédé, parce qu'il y a un mot spécial pour ces planchettes. V. mon article dans les Listy filologické 51, 132—135.

vercles de bois, y retourner, l'automne venu, pour les ouvrir et en retirer le miel» (272).

Encore de nos jours on décrit chez les Slaves des procédés tout à fait analogues à ceux des Ougro-Finnois; il est vrai qu'ils n'ont été conservés que dans les parties les plus perdues de la Russie, mais il est certain, qu'à une époque ancienne l'apiculture slave avait exactement la même forme que chez les Tchérémisses et Mordves finno-ougriens¹.

Les pays que les Slaves habitaient autrefois, abondaient en forêts profondes, les sources parlent d'une grande quantité de miel et de cire dont les Slaves se servaient même pour payer leurs tributs². Le mot *bъrtъ* est slave commun, c'est à dire que pour l'expliquer il faut se baser sur la culture la plus ancienne des Slaves.

C'est M. Brückner qui, avec son instinct sûr en matière d'étymologie, a protesté contre l'explication courante qui faisait dériver *bъrtъ* de *bher-*. Il dit avec raison: «Die beliebte Deutung von *bъrtъ* als ‚Höhlung, Loch‘ (zu Wurzel *bher-*, ‚spitz sein‘) ist unhaltbar... Die Bienen bohren eben nicht³.»

L'hypothèse que *bъrtъ* à l'origine signifiait ‚trou creusé artificiellement‘ perd tout fondement par le fait qu'à l'époque la plus ancienne il s'agissait uniquement de creux naturels. On ne peut guère admettre qu'à l'époque du slave commun on ait creusé artificiellement des trous pour les abeilles.

Il faut tenir compte d'un autre fait encore: la racine *bher-* signifie ‚forer, creuser, se fourrer dans quelque chose, s'enfouir etc.‘, tel qu'on le voit nettement dans latin *forāre* et dans vieux-haut-all. *borōn*. Mais ici il ne peut s'agir de cette manière de creuser. Ce procédé remonte à une époque plus avancée, lorsqu'on pratiquait ces creux d'une manière artificielle, en se servant d'une manière de creuser pour laquelle le slave a une racine ancienne

¹ Moszyński, Kultura ludowa Słowian I 132 sq.; Zelenin, Russische (ostslavische) Volkskunde 79 sq.

² Niederle, Život starých Slovanů III 1, 162.

³ Afsl. Ph. 39, 5. — Il cherche lui-même à donner une nouvelle explication en le rattachant à *boъ* ‚arbre‘, mais dans St. etym. il indique de nouveau *forāre* etc.

delb- bien représentée d'une part par le verbe *dəlbq*, d'autre part par les noms *delto* et *dolto* ,ciseau'. Il faudrait plutôt s'attendre à un dérivé de cette racine, si vraiment dans ce cas on désignait ce travail du terme approprié ,creuser, excaver'. Par contre nous constatons que ce travail n'était désigné que comme ,travail', tout court; chez les Polonais on désigne cette action par l'expression très ancienne *dzianie*¹ (*děnyje* de *dějō dėti*). Il faut encore citer à ce propos le nom russe *děl* désignant une ruche artificielle de ce genre, forme certainement très ancienne, voisine du mot *dě-lo* ,œuvre'².

Je n'accepte pas non plus l'explication de M. Endzelin³, d'après lequel il est impossible de séparer le mot *būrtė* de lituanien *būrti*, lette *buīt* ,exercer la magie, présager': la signification première serait ,entailler'.

C'est pourquoi je juge nécessaire de chercher une autre racine. C'est le verbe lituanien *puīsta puīto puīsti* ,pourrir' qui conviendrait le mieux. Būga⁴ cite les tournures *medis išpurtes* ,bois pourri' du dictionnaire de Rubig, il connaît lui-même *išpuīsti* employé à Dusetos, l'endroit où il est né. Kurschat marque également les restes de ce verbe: il cite *iš-pūrtēs* de Mielcke, et il connaît lui-même la forme *iš-pūres* (participe du préterit) ,creux, pourri' (en parlant des arbres) et *pa-pūres* signifiant ,déjeté'. Kurschat reproche une erreur à Mielcke, prétendant que *pur-* est la forme juste, mais il a tort. C'est Kurschat qui fait erreur. Miežinis connaissait également la forme en question; il cite *pursti* ,s'enfler', *pa-pursti*, *pa-purstelėti* ,se gonfler'. Chez Juškevič nous trouvons le verbe *išpurstū išpurtaū išpuīsti* ,enfler, gonfler'. En outre, nous y trouvons une forme altérée, sans *-t-*, de même que chez Kurschat, qui est due d'une part à l'influence d'une racine homonyme *purt-* ,ébranler, secouer'; le verbe en question a la forme de *iš-pūrstū išpūraū iš-pūrti* ,hérissier les plumes, se gonfler'; chez Šlapelis on

¹ Moszyński I 133.

² Cf. Berneker I 194. — Gauthiot 275 discute avec détails le russe *děl*, mais il a tort de chercher sa base dans *děj-* ,diviser'.

³ Slav.-balt. etjudy 13, remarque I, Lett. Wb. I 354; cf. aussi Būga KS I 227.

⁴ Kalba ir senovė I 88.

trouve en plus la signification, devenir creux par la pourriture, se creuser¹. C'est ici que s'est conservée la signification originale, et il est évident que le verbe *puṛsti* est en décadence, ayant été écarté par les verbes *puntù pùsti* et *purpstù puṛpti*. Il est probable que le lette *is-purtèt*, devenir spongieux, pousser² (en parlant de la rave) qui correspond au lituanien *is-puṛsti* fait partie du même groupe. Toutes ces significations s'accordent. Il s'agit avant tout d'altérations défavorables du bois produites par l'humidité, d'une part pourriture, putréfaction, d'autre part déjettement; ce sens peut ensuite s'étendre sur d'autres «gonflements». C'est ainsi que le dictionnaire Niedermann-Senn-Brender indique *is-puṛsti* avec un déplacement de sens, s'enfler³. Cette signification s'accorde fort bien avec le sens primitif; il s'agissait à l'origine du déjettement du bois par l'humidité qui fait augmenter le volume du bois. Dans les trous d'abeilles ces creux se font de telle manière que l'eau de pluie pénètre par les fissures du bois aux endroits où une branche sèche s'est brisée: tout d'abord le bois pourrit, ensuite il se creuse par la pourriture et le creux s'agrandit peu à peu.

Avec l'alternance *b/p* nous avons une racine en *-i* (*burt-i-s*) du même genre que par exemple *mazь* (: *mazati*), *rečь* (: *rekti*), *tvaryь* (: *tvoritii*), *vьrvь*, *žalь* (: lit. *gėlti*), nom verbal qui a le sens d'un nomen loci (ou nomen rei) qui s'explique facilement par les nomina actionis.

Il n'y a pas d'autres mots parents en baltique. Pour le slave, Būga l. c. rapproche du lituanien *puṛsti* le verbe slave **pṛtiti* «gâter». Il s'agit des verbes suivants¹: russe *pórtit*², gâter, déprécier³, vieux-slave *pr̃titi*, corrompre⁴, polonais dial. *parcieć*, pourrir, se gâter, perdre sa fermeté, son suc, son goût, gagner en volume par une chaleur humide⁵. Peut-être peut-on voir un reste de cette famille de mots dans tchèque *přt*, quelque chose de vieux, de gâté⁶ que le dictionnaire de Jungmann III 725 emprunte à Rosa (17^e siècle).

Cette comparaison de Būga est juste. L'alternance *b/p* n'ap-

¹ D'après Preobraženskij II 110.

² Les spéculations de Preobraženskij II 110 (citées — comme douteuses — chez Brückner Slov. etym. 397) doivent être complètement écartées.

paraît donc qu'à l'intérieur du slave, et nous l'expliquons par le fait que le sens du verbe (dérivé de *prъrtъ*?) s'est éloigné du sens original. En outre il faut naturellement joindre à ce groupe *sa-prъrtъkъ* ,œuf pourri'.

C'est dans cette même famille qu'il faut faire entrer le tchèque *bortiti se* (en parlant du bois) ,se courber par suite de l'humidité, quand le bois augmente de volume'. Le mot n'est pas attesté dans les temps anciens, mais il est usité en tchèque moderne. Quant à la signification, il se place à côté du polonais *parcieć*, c'est évidemment l'aboutissement tchèque du mot original *prъrtiti* (avec *b/p*). Le traitement isolé *r > or* pourrait nous inspirer des doutes. Mais qu'on se rappelle *škortati* (Kott 3, 894) qui ne peut être autre chose que *škrtati* (cf. aussi *škorčeti* ib. = *škruceti*) et *škorpiti se* (cf. slovaque *škriepiť sa*, morave *kripit'*) provenant d'une racine *kyp-*.

SLAVE *bъzъ* ,sureau'.

Ce mot est généralement expliqué par le mot indo-européen du ,hêtre'. Mais, dans ce cas on est obligé d'admettre une évolution sémantique peu ordinaire. La chose se complique du fait que le slave a pour le hêtre un nom emprunté au germanique, alors que le vrai nom indo-européen pour le hêtre aurait été donné à un arbrisseau qui ressemble le moins possible au hêtre. On serait forcé d'admettre que les Slaves auraient effectué ce changement à une époque où ils arrivèrent dans un pays n'ayant pas de hêtres. C'est là qu'ils se seraient servi de ce nom se trouvant libre pour un arbrisseau qui n'avait pas de mot indo-européen. Toute cette explication n'inspire pas confiance. Je ne chercherai même pas à réfuter cette explication généralement admise dont l'impossibilité me paraît évidente.

Il faut mentionner le lituanien *bikas* ,sureau' qui serait emprunté au blanc-russe *buk* ,hêtre' ¹. C'est précisément sur ce mot que s'appuyait Hoops en soutenant que le mot avait été transmis du hêtre au sureau. Korschak cite ce mot avec deux significations: 1° sureau, 2° buis. Mais les dictionnaires lituaniens plus

¹ Hoops, Waldbäume 126.

récents ne contiennent pas ce mot (Miežinis, Šlapelis, Niedermann, Senn-Brender). Il est important de constater que précisément Šlapelis qui est riche en mots empruntés au lituanien oriental ne l'indique pas. Aussi son existence est-elle tout au moins douteuse si bien que toute explication concernant le passage du nom de ,hêtre' à ,sureau' est dénuée de fondement.

M. Brückner a cherché à donner une autre explication. Il prétend que le sureau doit son nom à son odeur forte¹. Tenant compte des formes très répandues telles que le polonais dialectal *best*, *bezt* (passé au lituanien : *bėzdas* à côté de *bėzas*, 'sureau') il a pensé au verbe *bėzdėti*, 'pedere', parce que le sureau est caractérisé par son odeur particulière. Mais dans ce cas, nous sommes gênés d'une part par le vocalisme (*e*, *ь* en face de **u* dans *бѣзъ*), d'autre part par le sens. Le verbe *բձճճի/բձճճի* a un sens limité d'une manière tellement nette, qu'il est impossible d'admettre un rapport entre les deux mots.

Malgré ses défauts, l'explication de M. Brückner a un mérite: il a indiqué la voie pour une nouvelle explication. Une odeur toute particulière est en effet caractéristique du sureau, elle le distingue de tous les autres arbustes de la forêt qui n'ont pas d'odeur ni de parfum facile à reconnaître. C'est peut-être pour cette raison que chez les Baltes, les Slaves et les Germains on trouve une croyance suivant laquelle le sureau est habité par des esprits (en général par de mauvais esprits²).

C'est pourquoi je suppose qu'on retrouve dans le mot *бѣзъ* (sous sa forme sonore) la racine *pus-*, 'puer, pourrir', c'est à dire la racine *pu-* avec un élargissement *-s-*, comme nous la constatons en latin et dans d'autres langues (*pūs pūris*, 'pus', v. island. *fauskr*, 'bois pourrissant' etc.). Là encore ce changement *s > ch* après *u*), parce qu'en slave *бѣзъ* est isolé. D'autre part le lituanien *smirdėlė*

¹ PF 6, 662; avec plus de détails dans KZ 46, 193 sq., St. etym. s. v.

² Sobotka, Rostlinstvo a jeho význam v národních písních, pověstech, bájích, obřadech a pověrách slovanských (Praha 1879) 190 sq.; Holuby, Populárne spisy I (Praha 1931) 170; Handwörterbuch des deutschen Aberglaubens IV, 262.

,sureau' (: *smirdėti* ,puer')¹ et le lituanien *putinis* (Nesselmann) *putinas*,² ,sureau' que je mets en rapport avec *pu-t-* figurant dans le latin *puter* ,pourri', prouvent que les différentes espèces de sureaux pouvaient être désignées d'après leur odeur. (La racine *pū-* existe en lituanien avec cette signification: *puvù pùti* ,pourrir'.) Ici on peut admettre outre le sens de ,puer' le sens ,tomber en pourriture'; on pourrait également rapporter ce sens à la moelle légère du sureau.

Pour cette explication **pus-* ~ *бъзъ* nous avons un témoignage indirect dans le vieux-prussien. D'après Hieronyme Małeckı il existait chez les Prussiens une idole *Puschkaytus* que tout le monde s'accorde à interpréter comme *Pušaitis*. «Der Erden Gott Puschkaytus hat seine wonung unter dem heiligen holtze, hollunderbaum; das holtz halten sie gros heylig, da tragen sie brod und bier und andere speis unter den baum...³». Il me semble que le fond du nom *Pušaitis* (*pus-*) en tant que divinité habitant précisément sous le sureau correspond à la base slave du mot *бъзъ*. Peut-être le mot dont on désignait autrefois le sureau en prussien était-il **pušas* ou une autre forme de ce genre, si bien que nous aurions peut-être le couple balto-slave **pusos* — *buzos*.

Lituanien *būrkšti* ~ slave *pъrskati*.

Pour l'accouplement des chèvres et des moutons on emploie, en lituanien, un mot que nous trouvons dans sa forme la plus pure chez Juškevič: *būrškiu būrškiaū būrkšti* (*ožys ožka, tėkis avi būrškia* ,le bouc s'accouple avec la chèvre, le bélier avec la brebis'); comme verbe réfléchi, le mot a la forme *būrškiuos* (Kurschat) ou *būrkšiuos* (Niedermann-Senn-Brender) *būrkštis*. Miežinis connaît également le substantif *būrkštis* fem.

¹ Walde-Pokorny II 129.

² Brugmann-Leskien, Litauische Volkslieder und Märchen (Straßburg 1882) 342.

³ Cité d'après A. Mierzyński, Źródła do mytologii litewskiej... I (Warszawa 1892), p. 64. V. aussi Brückner, Starożytna Litwa (Warszawa 1904), p. 52. — La supposition que *Pušaitis* signifie ,protecteur des pins', de *pušis* ,pin', est en désaccord précisément avec le renseignement que nous venons de citer (v. Mierzyński 74).

La racine *bursk-* correspond à la racine slave *pъrsk-* que nous retrouvons (avec la même signification, mais pour les chèvres seulement) dans slovène *prskati se (koza se prska)*, tchèque *prskati (oprskati)*, *prskati se*, polonais *parsk* ,puanteur'.

En outre le slave a une forme semblable et plus répandue, mais qui n'est pas attestée en lituanien: *pъrk-*, en bulgare *pъrc* ,bouc', serbe *prcati se* ,coire (de capris)', tchèque *prk*, *prčina* ,odeur du bouc', *prcati*, polonais *park*, *parkot* id., *parkacz* ,bouc', petit-russe *perčyty sja* ,être en état de rut'. C'est une racine tout à fait différente, elle appartient à sanscrit *sprśāti* ,toucher'.

Les dictionnaires (Miklosich, Brückner) identifient avec la base *pъrsk-* ,coire (de capris)' également l'onomatopée *pъrsk-* (tchèque *prskati*, polonais *parskac* ,cracher') mais je considère cette hypothèse comme impossible, étant donné les sens (dans *pъrk-*, *pъrsk-* le sens ,odeur de bouc' est très accentué à côté de ,coire') mais surtout parce que le baltique a, en face de slave *pъrskati* ,cracher', d'autres verbes que *buřkšti* cité plus haut, à savoir lituanien *puřkšti* (Miežinis), lette *puřkšt*, *puřskāt*, *puřskēt*, *puřkstēt* id.¹.

Slave *loza*.

Ce mot qui, en vieux slave, signifie *ἀμπελος* ,cep de vigne'² est généralement mis en rapport avec le lituanien *lazdà* (dialectal *lazà*) ,canne, bâton, coudrier', lette *lazda*, *lagzda* ,coudrier' et vieux-prussien *lazde* id. Pourtant ce rapprochement inspire toujours quelques doutes, étant donné qu'il faudrait admettre l'alternance *zd-z*. C'est en slave que la difficulté se fait sentir. En slave *z* ferait supposer *j* (et en baltique un *-d-* suffixal) ou encore la perte en slave du son *d*. On ne peut pas établir d'équation entre le slave *loza* et le lituanien *lazdà*. Il faut en plus tenir compte du fait que dans le mot *loza* il n'y a que *-z-*, et qu'on ne trouve, chez les Slaves, nulle part de trace de *-zd-*. C'est M. Brückner qui a le mieux formulé ces doutes

¹ Sur *pъrkati* et *pъrskati* ,coire' v. aussi Scheftelowitz KZ 56, 203.

² Pour les autres sens attestés postérieurement et la bibliographie, v. Štrekelj, Afsl. Ph. 27, 52 sq., Berneker I 736, Preobraženskij I 405, Trautmann, Bsl. Wb. 153, Brückner 313, Walde-Pokorny II, 387, 422 et Scheftelowitz KZ 56, 176 sq.

en joignant avec raison le baltique **lazdā* au polonais *laska, leszczyna* (**łeska*), coudrier¹; cette thèse s'appuie sur le sens qui importe avant tout. Si cette comparaison est juste, la forme sonore originale en baltique serait **lazya* (alternance sourde/sonore ainsi que le fait remarquer M. Brückner), dans ce cas -*d*- serait suffixal.

Les doutes qu'on a exprimés au sujet de l'équation *loza*: *lasda* sont complètement justifiés. Les mots baltiques ont le sens 'coudrier', qui, en slave, pour *loza* n'est attesté nulle part. Les sens qu'on trouve en lituanien 'canne, fiche' (Kurschat) sont tout à fait secondaires, parce qu'on se servait beaucoup de baguettes de coudrier.

Les différents sens du mot slave sont assez variés; je n'ai pas l'intention de les énumérer et de les analyser, on en trouve l'énumération complète en particulier chez Štrekelj l. c., Berneker et Scheftelowitz. Dans la plupart des langues nous trouvons le sens de «cep de vigne», et c'est cette signification qu'il faut prendre comme point de départ pour toutes les autres. Il est également attesté dès les textes vieux-slaves les plus anciens comme traduction du grec *ἄμπελος*, plus tard il est généralement remplacé par le mot *vinogradъ*. Nous pouvons en conclure que, pour une raison quelconque, ce mot ancien ne convenait pas bien aux traducteurs, que par conséquent le véritable sens n'était pas 'vitis vinifera', que ce n'était pas le nom spécifique de cette plante que d'ailleurs les anciens Slaves ne connaissaient probablement pas, mais que pourtant c'était un mot qui s'offrait tout d'abord aux premiers traducteurs cherchant l'équivalent de *ἄμπελος*.

C'est pourquoi je pense qu'on pourra identifier le mot *loza* avec le lituanien *lasà*, 'mangeaille pour les oiseaux'. Il faut rapprocher ce mot du verbe *lesù lesi* 'becqueter' qui toutefois n'est pas représenté en slave¹. Je me représente l'évolution de telle manière que **losa* (lituanien) ou *loza* (slave) signifiait à l'origine 'ce qu'on recueille en becquetant', c'est-à-dire des fruits caractéristiques qui ont la forme de baies, tels que les raisins d'un cep de vigne ou du troène (*Ligustrum*), et que les oiseaux aiment à becqueter (la vigne en particulier, au moment de sa maturité, est attaquée par une foule d'oiseaux), et finalement les plantes en question. Il suffit d'observer

¹ V. Trautmann, Bsl. Wb. 160.

en automne le troène (*Ligustrum vulgare*, tchèque *ptačí zob*, cf. *zobati*, 'becqueter'). Lorsque la plante de troène est bien développée, les grappes que forment ses fruits, par leur grandeur, leur couleur bleu foncé et leur aspect général ressemblent tellement aux raisins que ces derniers pouvaient très bien être désignés du mot **losa*, *loza*. Donc *loza* signifiait à l'origine 'nourriture d'oiseaux' dans le sens le plus large du mot. Parce qu'en slave le verbe fondamental avait disparu très tôt (et peut-être à une époque encore plus reculée, avant l'époque slave) et qu'on ne sentait plus le rapport étymologique, une évolution sémantique fort bigarrée était tout à fait possible.

L'isolement de ce mot rendait possible la sonorisation $s > z$ (v. p. 10)¹.

Lituanien *žlungti* ~ slave *slъza*.

En lituanien il y a beaucoup de mots qui ont à leur base le verbe *žlungù žlungū žlungti*, 'dégoutter, se mouiller, être complètement pénétré d'eau ou d'un autre liquide'². Je ne citerai que *žlūgėti*, 'couler', *žliaūgia žliaūgti*, 'couler fortement, uriner' et *žliaūkia žliaūkti* id. (ici encore il y a apparemment l'alternance *g/k*)³. Il faut en rapprocher le lette *zlaugzna*, 'une forte pluie' et *zlaukts*, 'passoire en forme d'auge'. En outre c'est dans cette série que je rangerai⁴ le lette *žulgu žulgt*, 'détremper, mouiller, gonfler'; *žulga*, 'humidité, liquide, temps humide' etc., *žulgans*, 'humide, plein de larmes, suppurant'; -*ul-* au lieu de -*lu-* ne fait pas de difficultés, *ž-* représente probablement un amollissement dans le genre de celui que cite M. Endzelin, Lett. Gr. § 91 c.

A ce mot, M. Petersson⁵ rattache la variante sourde *klek-, kļk-*, 'être humide' qu'on trouve dans le lituanien *slākas*, 'goutte,

¹ Il faudrait alors supprimer les deux articles (cités plus haut, note 2) de Walde-Pokorny.

² Le dérivé *žluginti* s'emploie généralement pour le sens 'tremper, faire bouillir le linge'. Une cuve à lessive se dit *žlugtas* qui a passé au blanc-russe et au polonais (*ślukto*) (Būga RFV 66, 254). D'où le verbe polonais *śluktać*.

³ Pour les autres membres de ce groupe v. Būga RFV 66, 252—254.

⁴ De même Petersson, Balt. und slav. Wortstudien 33.

⁵ Baltisches und Slavisches (Lund 1916) 62; Balt. und slav. Wortstudien (Lund 1918) 33.

tache' etc.; il établit également un rapport avec le russe *slezá*, vieux-slave *slъza* ,larme' qui serait dérivé de *kleghā* et *kljghā*, parce qu'il admet pour le nom ,larme' la base slave-commune **sleza* et *sľza*.

Nous nous permettrons de modifier cette explication dans ce sens que nous rattacherons slave *slъza* directement à lituanien *šlūgti*. Il est vrai que le mot *slъza* présente quelques difficultés au point de vue phonétique. On trouve en effet des formes différentes: vieux-slave *slъza*, *slъza*, en russe il y a *sleza*, dans d'autres langues on trouve des formes qu'on peut dériver de *sľza*. Pourtant on peut considérer comme originale la forme *slъza*¹ attestée en vieux slave. Le traitement *-lъ- > -ľ-* souvent avec des voyelles concomitantes devant *l* se trouve dans toutes les formes qui n'étaient pas suivies d'une syllabe à jer. Donc la forme *slъz-* aboutissait à *slz-* dans tous les cas sauf au génitif du pluriel.

On constate le même phénomène dans le mot *klъkъ* (cf. russe *klok* ,touffe de cheveux, flocon') où *ľ* a pénétré des autres cas même au nominatif singulier (serbo-croate *kūk*, dial. čakavien *klko*, slovène *kólke* fém. plur., tchèque *klk*)², d'autre part dans tchèque *hlt*, serbe *gūt* ,gorge', slovène *gōlt* en face de russe *glot*, petit-russe *hlot* (**glъtъ*). Pour *r* il y a un phénomène analogue dans tchèque *krt* ,taupe', s.-cr. *křt*, slovène *křt* en face de russe *krot*, pol. *kret*, bas-sorabe *kšet*, forme originaire étant *krъtъ*. Ces exemples prouvent que le russe n'inclinait pas au *ľ*, si bien que dans *slъza* le russe a donné la préférence à la forme à jer *sleza* (de *slъz-*, non pas de *slъz-*), qui n'est justifiée qu'au génitif du pluriel. Le russe *-e-* ne peut être expliqué que par *-ъ-*; cet amollissement pouvait être dû à l'influence du *z* palatal suivant.

La forme *slъza* s'accorde très bien avec *šlūgti*. Il est vrai qu'en face de slave *-z-* nous nous attendons à lituanien *š* (lette *z*), mais l'alternance de ce genre est fréquente, phénomène pour lequel d'ailleurs on peut trouver de bonnes raisons: l'influence dissimilatrice de *š-* initial. Le sens aussi se prête fort bien à cette explication: seulement il faut partir du sens fondamental du verbe

¹ Hujer, Indogermanisches Jahrbuch 7, 115.

² Cf. Vondrák, Vergl. slav. Grammatik I 334.

žlūgti 'goutter'¹. Donc, nous nous contenterons de ce couple balto-slave (*klug- glug-*)².

Lituanien *kašėti* ∼ slave *čeznŋti* (et russe *сáchnут'*).

Si nous séparons *čeznŋti* de *kaziti* (v. p. 83), il est indiqué de chercher, pour *čeznŋti* 'disparaître', à côté de l'étymologie germanique acceptée jusqu'à présent, ou à sa place, une étymologie Baltique. On trouve en lituanien le verbe *kašiu kašėti* (Juškevič, Niedermann) 'maigrir, diminuer, dépérir, dessécher, se faner'. Le rapport phonétique est **koŋ-/kek-/g-*. Le russe *сáchnут'*³, au point de vue du sens, s'accorde parfaitement avec lituanien *kašėti*. Comme ce mot est limité au slave oriental, on peut voir dans *ch* non pas un élément ancien, mais le produit d'une analogie (influence d'autres verbes en *-chat*, *-chnut* où *ch* provient de *s* après *ž* ou *š*).

Vieux-slave *setъ*.

Ce mot énigmatique ne se trouve que dans quelques monuments vieux-slaves; il est attesté le plus souvent dans le Clozianus, mais il manque dans les Évangiles. En général, on trouve *setъ*, mais il existe aussi la forme *seti* ou simplement *se*.

Pour certains copistes, ce mot était un archaïsme presque incompréhensible. On trouve même la glose *to jestъ reče* (Psalt. Tolst.), et il y a d'autres indices encore prouvant qu'on le comprenait très peu⁴. Je ne voudrais pas trancher la question de sa-

¹ Il faut rejeter toute tentative de rattacher ce mot à *slizъlъ* 'visqueux', car les larmes ne sont pas visqueuses.

² Pour les tentatives antérieures d'expliquer le mot *stъza* v. Preobraženskij II 321; d'autre part, M. Agrell s'est occupé de ce mot: *Zwei Beiträge zur slavischen Lautgeschichte* (Lund 1918) 39—40 et M. Mladenov, *Godišnik na sofijskija universitet*, t. 13—14 (1917—18) 114—115; la dernière tentative a été faite par M. Brückner, *St. et. s. v.*; sur l'origine du lituanien *žlūgti* v. (outre Petersson) Būga l. c. (faux). C'est M. Agrell qui a trouvé les meilleures références hors du balto-slave: sanscrit *srġāti* (op. c. 40).

³ Berneker I 133.

⁴ V. Jagic, *Entstehungsgeschichte* 404; Vondrák, *Altkirchenslavische Grammatik*² 577 sq.

voir dans quelle langue ou dans quelle contrée il était encore usité au 10^e et 11^e siècles. Vondrák¹ dit ceci: «quod hoc verbum in veteribus evangeliiis deest, magni momenti esse videtur». Pourtant il me semble que tout ce qu'on peut dire, c'est que ce mot était inconnu des premiers traducteurs. Pourtant, dans une certaine région, il était vivant à cette époque, mais peut-être uniquement comme archaïsme.

Jusqu'à présent on n'a fait que trois tentatives d'expliquer ce mot. En général, on le considère comme une forme athématique. Brugmann² le fait dériver de *kens-* (latin *censeo* etc.). Cette explication a un inconvénient sérieux, c'est le manque de *-s-* dans la forme slave. Il y a une autre raison qui rend invraisemblable la présence de la racine *kens* en slave: sens primitif de ce mot semble avoir été 'dire solennellement, officiellement, rituellement'; ce verbe fait partie des termes religieux qui se sont conservés en indo-iranien et en italo-celtique³. Or, aucun de ces termes religieux et juridiques n'a été conservé en slave, et *kens-* ne fera guère exception.

La deuxième explication est due à M. v. Wijk⁴. Il fait dériver ce mot d'une forme athématique **serag^h-ti* qui, par sa racine, se rattacherait à gotique *siggwan*, allem. *singen* 'chanter, annoncer solennellement, parler d'une voix élevée' et à grec *δμῶή* 'voix'. La troisième tentative a été faite par Sobolevskij⁵ et est sûrement fautive. D'après lui, il s'agit d'un pronom réfléchi + pronom démonstratif, c'est à dire que le verbe fondamental (nous ignorons lequel) se serait perdu et que *setъ* représenterait à peu près quelque chose comme *-s'*[*exprimait*]-*il*.

A mon avis, cette forme fait partie de la famille de mots lituaniens *žadù žadėti*, 'promettre quelque chose à quelqu'un', à l'origine 'dire quelque chose' (Kurschat), *žādinti*, 'faire parler quelqu'un, adresser la parole à quelqu'un' (Kurschat), *žādas*, 'son de la voix

¹ Glagolita Clozûv 120.

² JF 1, 177; v. également Mladenov, Donum natalicium Schrijnen 416.

³ Meillet, Esquisse d'une histoire de la langue latine (Paris 1928) 32; Dict. étym. de la langue latine (Paris 1932) s. v.

⁴ IF 43, 289.

⁵ Slavia 8, 486 sq.

humaine' et *žōdis* ,mot'. Il est vrai que, dans ces mots, il n'y a pas trace de nasale. Pourtant nous trouvons dans le dictionnaire de Nesselmann (537) la tournure *išžandu žodį*, je prononce un mot' et *pražandu*, je donne un sobriquet à quelqu'un' (les deux mots provenant de Širvydas). Kurschat donne le simplex dans la tournure *žandù žodį*, je prononce un mot', en [], il est vrai, ce qui veut dire que lui-même ne connaissait pas le verbe à nasale (ce n'est qu'une tournure arrangée empruntée à Nesselmann) — mais on ne saurait douter qu'il a existé autrefois. Aujourd'hui il est certainement disparu, probablement sous l'influence du verbe homonyme *žandù žadaũ žāsti*, s'éveiller' (*atžandù atžāsti*, revenir à soi, s'éveiller' Šlapelis, aussi *žadinti*, réveiller' Miežinis, *išžādinti* id. Niedermann-S.-B., *išsižādinti*, se réveiller' Šlapelis). Donc nous pouvons admettre qu'en lituanien il existait réellement un verbe primaire avec présent à nasale infixée, c'est à dire avec le thème *žand-*.

On peut sans peine établir une comparaison entre le thème *žand-*, dicere' et *setь*. Il n'y a, entre ces deux formes, que la différence de degré *o/e*, autrement nous trouvons, pour les deux consonnes, le rapport sourde/sonore. La question est de savoir quelle est la forme que représente *setь*. Les textes v.-sl. ont *setь* (*setь*) *seti* et simplement *se*. La différence *-ь/-ь/-i/zéro* est peut-être uniquement graphique. Je tiens surtout à insister sur le fait, qu'à mon avis *-t-* fait partie du thème, et nullement de la terminaison, si bien que nous n'avons pas affaire à une terminaison de présent *-tь* (3. pers. sing. ou plur.), ni à la terminaison d'aoriste *-tь* de la 2. et 3. pers. sing. comme par exemple dans *jetь*, *pitь*. A en juger la glose *to jestь reče*, il semblerait qu'il s'agit d'un aoriste, mais c'est de cette manière qu'on traduit généralement le grec *φησιν* et c'est pourquoi Leskien, Vondrák et v. Wijk le considèrent comme un présent. Quant à la forme que représente *setь* (en admettant que *-ь* est plus ancien que *-ь* ou *-i*), on ne peut former que des hypothèses peu sûres. On la considère généralement comme la 3^e personne du singulier. Pour ma part, je pense qu'on peut considérer *-ь* comme la terminaison de la 1^{ère} personne du singulier du présent des verbes thématiques, semblable au baltique *-u* (affaibli d'un ancien *-ū*). Cela veut dire que *setь* serait le seul représentant d'un **-ō* primitif qui ne se serait

conservé que dans un archaïsme pétrifié, alors qu'ailleurs $-\bar{o} + m > \varrho$ l'a emporté. C'est précisément pour le verbe ,dicere' que des archaïsmes de ce genre se maintiennent assez facilement: v. par exemple chez Homère $\eta\acute{\iota} \delta' \delta\varsigma$; ou, au point de vue morphologique, le tchèque moderne *řku*, qui ne se maintient que lié à *já*, c'est à dire dans l'expression *jářku*, qui, de nous jours, est un adverbe complètement figé (autrement on dit régulièrement *řikám* ,je dis'). Donc, dans ce cas, l'ancienne forme de la première classe verbale ne s'est maintenue que comme archaïsme en voie de disparition. Il en est de même pour slovaque *reku* ,je dis', qui, à la 1^{re} personne du singulier, est la seule forme vivante en *-u*, alors qu'ailleurs la terminaison *-m* est, à l'heure qu'il est, la terminaison régulièrement établie pour cette personne pour tous les verbes slovaques. On comprend donc sans peine, pour quelle raison $*-\bar{o}m > -\varrho$ l'a emporté: c'est parce que la forme en *-u* coïncidait avec la 1^{re} pers. du sing. de l'aoriste *vedъ* de $*ved-om$. A l'époque où *-m* de l'aoriste est tombé (*vedъ* ou plutôt encore $*vedu$), il existait, au présent, l'une à côté de l'autre, deux formes, *vedъ* (ou *vedu*?) ,dico' et *vedъ*. La forme homonyme, aussitôt, a commencé à céder à une forme plus nette. *Setъ* (: *žandù*) en est l'unique reste, c'est à dire une de ces anomalies précieuses sur lesquelles, selon M. Meillet, on peut construire l'histoire.

Il nous reste encore à répondre à une question: comment expliquer que nous avons la première personne ,dico' au lieu de la 3. personne ,dicit' (ou ,dixit')? Si l'on considère que *setъ* est l'unique et dernier reste qui subsiste d'un ancien verbe, que c'est une forme tellement pétrifiée qu'elle est presque incompréhensible, on peut admettre que c'est le couple *védé* ,je sais' et *védé* ,il savait', formes qui existaient l'une à côté de l'autre, qui a pu amener cette confusion entre la première et la troisième personne du présent et du préterit en vieux bulgare¹. D'ailleurs même cette forme *védé* (de même que grec *οἶδα*) perd peu à peu son sens plein, pour être ravalée au niveau d'un adverbe.

¹ Je dis en 'vieux bulgare. A l'époque où les copistes étaient obligés d'expliquer dans les textes ce que c'est que *setъ* (*«to jestъ reče»*) cela n'a rien d'étonnant. Il est possible que plusieurs siècles plus tôt *setъ* ait pu se maintenir avec le sens qui lui convenait: ,dico'.

Baltique *dreb-* ~ slave *trep-*.

Il y a, en baltique, un petit groupe de mots: lituanien *drebù* *drebėti*, lette *drebu* *drebēt*, 'trembler, frémir', lituanien *drabùs*, 'tremblant'.

Au point de vue de leur signification et de toute leur structure, il faut rapprocher de la base baltique *dreb-* les mots slaves ayant la base sourde *trep-* et la même signification: vieux-slave *trepetъ* *трепѣти*, russe *trepet* 'frémissement', tchèque *třepetati se* 'trembler, frémir' etc.¹. Nous aboutissons donc pour l'idée de 'trembler, frémir, frémissement' à une base balto-slave *dreb-/trep-*. Mais en slave également nous trouvons, dans une contrée, une forme sonore: c'est la forme dialectale tchèque (en Moravie) *drobit* 'secouer quelqu'un', en particulier dans la locution *zima mne drobí*, 'je tremble de froid'². Ce verbe n'a pas pu se former sur une forme **trop-* qui n'existe pas; c'est pourquoi j'estime qu'il s'agit d'une survivance de l'époque où 'trembler' avait également en slave une base *dreb-/drob-*, et elle prouve à mon avis que *trep-* est plus tardif.

Donc, la racine verbale *trep-* a une parenté toute naturelle avec la racine baltique *dreb-* et il n'est pas nécessaire de le rattacher à un autre *trep-* 'battre' (*trepati* etc.) comme l'ont fait MM. Trautmann et Brückner³. On peut même dire que le sens défend ce rapprochement. Dans ce deuxième *trep-*, les consonnes sourdes existent dès le début.

Baltique *trap-* ~ slave *drob-*.

Dans ce groupe, le rapport entre sourdes et sonores est contraire à celui que nous avons relevé dans l'article précédent. Nous

¹ C'est *trep-* 1. de Miklosich.

² Chez Bartoň, Dial. sl. moravský 68. Cette forme est répandue non seulement à l'est, mais aussi au centre de la Moravie (près de Brno), j'ai eu moi-même l'occasion de l'y entendre. En slovaque, on a *drvit* (*drvila ho zimnica*, 'il tremblait de fièvre'); ce mot-là est déformé par l'influence du verbe synonyme *mrvit*.

³ Trautmann, Bsl. Wb. 329, Brückner, Sl. et. 581. — Par contre Miklosich, Etym. Wb. s. v. a très bien fait de séparer nettement les deux racines.

avons en lituanien l'adjectif *trapùs* ,fragile, friable', en lette *trapj̄s*, *trapans* ,pourri, décomposé, cassant, friable' et *trapèt* ,s'effriter, pourrir, devenir mou'. A côté de ces mots, nous trouvons un degré affaibli dans lituanien *trupùs* ,friable', *trupì trupėti* ,s'émietter', dans le lette on a *trupināt* ,émietter'¹.

Si nous prenons pour base la forme avec *-a-* (*trapùs*), nous trouvons son correspondant dans slave *drobiti* ,émietter', *drobьнъ* ,petit, menu', si bien que là encore nous obtenons un couple balto-slave très sûr.

En ce qui concerne l'explication de ces mots, M. Brückner² était sur la bonne voie en comparant *drobiti* et lituanien *truputys* ,miette' et *trupėti*. Pourtant, jusqu'à présent cette manière de voir avait été écartée par le fait qu'il existe à côté de *trupùs* également *traupùs* ,fragile', si bien qu'on n'acceptait que le rapport apophonique *u/ay*. Ensuite on a rapproché cette forme *traupùs* et slave *trupь* ,tronc, cadavre'. Mais d'une part le sens empêche ce rapprochement, d'autre part nous savons qu'en lituanien l'apophonie est vivante et que *-au-* peut être une formation nouvelle par rapport à *-u-*. Je me rallie à l'opinion de M. Specht³ qui considère la forme *trapùs* comme originaire, *trupùs* comme degré affaibli, *traupùs* comme formation nouvelle.

Lituanien *dūlti*, *dulėti* ∼ slave *tlėti*.

Nous trouvons les deux mots chez M. Trautmann, mais l'un d'eux (le mot slave) groupé avec des mots qui ne conviennent pas. Parmi les mots lituaniens, nous ne citerons que *dulstis* *dulaū dūlti* et le verbe intensif *dulū dulėti* ,pourrir, se décomposer, tomber en dissolution', *dulīs* (ou *dūlia*) ,poussière de bois pourri qu'on emploie pour enfumer les abeilles'.

Il est évident que ces mots font partie du même groupe que le slave *tlējь tlėti* ,pourrir, se décomposer' (bulgare *tlēja*, slovène *tlėti*, tchèque *tliti* etc.) et le vieux-slave *tlьgь tьliti* ἀφανίζω, διαφθείρω. Au contraire, il faut les séparer du lituanien *tliti* ,se taire', slave

¹ V. Leskien, Ablaut 313.

² KZ 45, 45.

³ KZ 55, 9.

toliti, faire taire quelqu'un'; le sens interdit tout rapprochement, le domaine sémantique de ces deux groupes de mots n'ayant rien de commun. Si l'on pouvait réunir dans une même famille *tblēti*, 'pourrir' et *tilti*, 'se taire', *toliti*, 'faire taire, calmer', il n'y aurait plus de rapprochement impossible. De nos jours, on impute à l'homme ancien beaucoup de métaphores modernes, alors qu'il n'a jamais eu l'idée de rapprocher l'idée de repos, de calme, de l'idée de pourriture ou de décomposition.

Si nous devons croire que v.-sl. *tblēti* avait un -ь- dès le début, c'est à dire si -ь- est originaire (et ne remplace pas un -ъ- plus ancien), nous aurions à faire à un cas analogue aux couples où, dans le voisinage des liquides et des nasales, la petite voyelle accompagnant le *l* *or om on* apparaît avec la double qualité de molle et de dure (*i* ou *u*, éventuellement ь ou ъ) soit dans la même langue, soit, comme dans notre cas, dans deux langues opposées: par exemple slave *grъmēti*, 'tonner' en face de lituanien *grumēti*, slave **тъma*, 'ténèbres' en face de lette *tūmsa*, lituanien *mirgēti*, 'étinceler, reluire' en face de slave **mъrgati*, 'cligner'¹.

C'est ainsi qu'on peut établir une équation entre *dulēti* et *tblēti*. La conjugaison du présent en slave est assez loin de celle du lituanien, mais ceci ne change rien à la parenté de ces deux mots².

Lituanien *įdilti* ~ slave *qtъlbъ*.

Ni l'un ni l'autre des ces deux mots n'a encore trouvé l'explication qui serait convaincante. Le lituanien *delū dilti* et *dylū (dilstu) dilti* (lette *delu dilt* et *dilstu, dilt*) par son sens, 's'user, diminuer, décroître, passer (lituanien), maigrir, devenir plus petit' (lette) cadre très mal dans l'entourage dans lequel l'a introduit Walde-Pokorny I 811 (*del-*, 'fendre, sculpter, partager'). On établit généralement un rapport entre slave *qtъlbъ*³ (vieux-slave *qtlъ*, 'troué', croate *utal*, 'cavus', slovène *vôtel*, tchèque

¹ Būga, *Kalba ir senovē* I 264; Trautmann, *Slavia* II 1—4; Specht, *Stand und Aufgaben der indogerm. Sprachwissenschaft* 633.

² *Dulēti* se trouve chez Trautmann, *Bsl. Wb.* 62, *tblēti* 321.

³ «Le mot *qtъlbъ* est de formation très obscure», Meillet, *Études* 421.

uily, pol. *watly* ,faible', russe *utlyj* ,fragile, endommagé') et *tyliti*¹ ,pourrir', mais ce rapprochement est impossible étant donné que *tyliti* est pour ainsi dire un terme spécial pour un développement naturel nettement défini qui n'a rien de commun avec l'idée contenue dans *qtyl'*.

Je crois qu'on peut très bien réunir dans un même groupe *dilti* et *qtyl'*. Le sens est favorable à ce rapprochement. Le préfixe *q-* trouve son pendant dans le lituanien *i-* du verbe *idilti* (et *idilti*), où *i-* (à côté du simple *dilti*, *dilti* qui a le même sens) en apparence n'a pas de sens, si nous ne tenons compte que de la paraphrase sémantique telle que nous l'indiquent les dictionnaires. Il nous est difficile, dans ce cas, de pénétrer la conscience linguistique d'un Lituanien, mais les faits parlent d'une manière nette : le lituanien *i-* rend compte du *q-* slave. Donc *qtyl'* est celui qui a les symptômes exprimés par les verbes ,diminuer, décroître, passer', c'est à dire qui est maigre, faible. Le type de formation est le même que dans le latin *incubus*, *invidus*.

¹ Inutile de rappeler que nous supposons la forme *qtyl'* et non pas *qtl'* (comme Miklosich). V. aussi Brückner Sl. etym. et Vaillant, Revue des études slaves 11, 203 et s. (*qtyl'* = composé négatif signifiant originairement ,sans fond').
